

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire
DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBEIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT,
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] : QUEBEC, 23 SEPTEMBRE 1848. [No. 14.

REVUE DES TRIBUNAUX.

UNE DOUCE JEUNE FILLE.

Mlle Mélanie Lefort a dix-neuf ans, et exerce le métier de blanchisseuse chanté dans plusieurs romances, mais elle n'en est pas plus poétique pour cela.

C'est un beau brin de fille, aux bras solides et au regard assuré. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne. Elle a cependant un petit nez retroussé assez coquet, qui vous promet d'abord gentillesse et douceur ; mais, malgré la forme de ce nez, elle nous semble traiter le sentiment à coups de battoir, et son futur mari fera bien d'être solide au poste et de se bien tenir.

Le 5 juin, dans la commune de Maison-Blanche, passait un régiment. Mlle Lefort aime l'état militaire et la musique idem ; elle se campa sur le passage de la troupe, et, les bras croisés, le battoir au repos, elle regardait le défilé, admirant les grenadiers, estimant les voltigeurs et ne méprisant pas le centre.

Pas loin d'elle était Mme Gouy, blanchisseuse aussi, mais sur la tête de laquelle cinquante hivers ont laissé une neige éternelle comme celle du Mont-Blanc.

Or, il faut que vous le sachiez, Mme Gouy a obtenu, à cause de ses cheveux blancs sans doute, l'antipathie la plus prononcée de Mlle Lefort.

— Eh ! crié celle-ci, venez donc voir un peu, la boulotte ! V'là une fameuse chance pour vous qui avez un mari vieux et laid ; en v'là de bien meilleurs de rechange, choisissez en un d'occasion.

— Mademoiselle, répond Mme, vous en êtes une autre !

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que c'est bon pour vous ce que vous dites, ça vous fixerait peut-être !

— Plait-il ?

— Ne me donnez plus de conseils capables de troubler la paix de mon ménage.

— Vous êtes bien dégoûtée, boulotte ! Convenez-en, votre mari est vieux !

— Oui.

— Il est laid ?

— Oui, mais je l'aime comme ça : chacun son goût.

— Le vôtre est drôle.

Le père Gouy, qui survénait, entend ces derniers mots. Que comprenez-vous par là, dit-il ?

Mlle Lefort commençait à se monter. J'entends, répliqua-t-elle, que vous êtes une vieille canaille et un vieux... (Il paraît qu'à la Maison-Blanche le français

de Molière est encore en usage.) Oui ! vous êtes un vieux... et votre femme une vieille... (toujours dans le style de Louis XV), et v'là ce que vous méritez. C'était un soufflet des mieux appliqués.

Le couple Gouy se sauve et se barricade dans sa maison ; mais une fenêtre restait ouverte : Mélanie Lefort l'escalade et recommence une correction qui ne cesse qu'à l'arrivée des voisins.

Mme Gouy a porté plainte.

Le tribunal (7e chambre) condamne Mélanie Lefort à six jours de prison.

—Six jours, s'écrie-t-elle, six jours à une femme !... Ah ! les hommes ! les hommes !

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 23 SEPTEMBRE 1848.

AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE.

LES AMIS DE LA PAIX.

ACTE TROISIEME ET DERNIER.

Après.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le lecteur est prié de se transporter en imagination dans le même endroit où se passa le premier acte. Deux chefs sauvages sont assis près de la table qui occupe le milieu de la scène. L'un, *le joli*, est occupé à écrire ; l'autre, *le pacifique*, feuillette un gros bouquin d'un air pensif. Le premier, interrompant son travail pour tailler sa plume, regarde son compagnon d'un air moqueur.

Le joli.—Hein ! on dirait que j'ai eu bon nez de ne pas aller me fourrer dans votre expédition d'avant-hier. Ah ça, compte-moi donc comment ça s'est passé ; il y a tant de versions diverses, et qui n'entend qu'un ton n'entend qu'un son. Dis-moi donc si c'est vrai que vous vous êtes sauvés ?

Le pacifique (soupirant).—Tiens, ne me parle pas de cette maudite affaire, j'en suis encore tout je ne sais quoi.

Le joli.—Eh ! bien, moi, il me semble que si j'y avais été je ne me serais pas sauvé.

Le pacifique.—Oui, mais tu n'y es pas venu, ainsi tu n'en peux pas parler. Mais ils m'ont donné rendez-vous ici ce matin, à neuf heures, et aucun n'est encore arrivé. S'ils ne viennent pas bientôt, je m'en vais ; car, après tout, l'affaire m'intéresse peu maintenant. Ab ! voici *le laid* ; il a l'air tout joyeux ; il paraît qu'il est revenu de sa grande terreur.

Le laid entre tenant un énorme bâton qu'il fait tourner autour de son poignet avec la plus grande agilité.

Le pacifique.—Allons, à qui en veux-tu ce matin ? es-tu sur ton départ pour le comté de Montmoréncy et vas-tu venger notre déconfiture ?

Le laid.—Hum ! déconfiture ! As-tu été déconfit, toi ?

Le pacifique.—Dam ! j'aurais pu l'être ; car je ne me suis pas sauvé, moi.

Le laid.—Tout beau, monsieur ! Apprenez que j'ai acheté ce bâton pour châtier tous ceux qui veulent me châtier pour avoir dit qu'ils n'avaient pas dit la vérité quand ils disaient que je me suis sauvé et caché ; apprenez aussi que je pourrais bien m'en servir sur le dos de ceux qui répéteraient cette impertinence.

Le pacifique.—Voyons, ne te fâche pas. Tu sais bien que quand nous aurons une affaire ensemble, ce sera en gentilhommes ; or, le bâton n'est pas gentilhomme, c'est bâtonniste et voilà tout. D'ailleurs, je ne voudrais pas pour une plaisanterie essayer de te brûler la cervelle... il me faudrait viser trop long-temps.

Le laid.—C'est vrai, tu as la vue courte, tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez.

Le pacifique.—Oh ! non, ce n'est pas cela ; mais tu as le cerveau trop exigü.

Le laid.—Monsieur le pacifique, apprenez que je ne suis pas décidé à souffrir vos impertinentes plaisanteries.

Le pacifique.—Apprenez que vous êtes chez moi.

Le laid.—Eh ! bien, venez dans la rue et là je vous dirai ma façon de penser, et même.

Le pacifique.—Des injures dans le grand chemin, il me semble que c'est peu gentilhomme....

Le joli.—Voyons, voyons, ne soyez donc pas si prompts ; entre amis vous êtes toujours prêts à vous battre pour un rien. Gardez donc tout votre feu pour la prochaine fois que vous irez au Sault-à-la-Puce.

Le laid.—Oh ! oh ! monsieur le joli qui se mêle de tirer des pointes ! En vérité c'est téméraire autant que possible. J'aurais bien aimé le voir à l'assemblée ; je ne crois pas qu'au milieu du tumulte il eût fait une aussi belle figure que celle que je lui vois ce matin.

Le joli.—Je ne crois pas, moi, qu'il y eût pu faire plus laide figure que quelqu'un que je connais et qui, si l'on en croit la rumeur publique....

Le laid.—Si monsieur parle en paraboles je ne suis pas tenu de m'y reconnaître ; aussi je méprise les allusions et les bruits ramassés dans le ruisseau des coins de rue.

Le joli.—A entendre monsieur, on pourrait croire qu'il vient de sortir triomphant d'un tournoi de preux chevaliers où il aurait désarçonné les plus nobles et les plus vaillants. On dit pourtant qu'il s'est rompu dans ce combat très singulier beaucoup plus de perches de cédrières que de bois de lances.

Le laid.—Monsieur le joli, je désire que vous m'expliquiez catégoriquement si vous prétendez vous moquer de moi ou m'insulter, afin que je sache à quoi m'en tenir.

Le joli.—Monsieur, c'est comme il vous plaira....

Le pacifique.—Allons ! allez-vous vous querellez, à présent, entre amis ?

Le gros entrant.—Et des amis de la paix encore, comme on nous appelle. Eh bien, eh bien ! qu'est-ce que je vois ? qu'est-ce que j'entends ? Des gros mots, des bâtons !... Mais la zizanie serait-elle dans le camp ? En ce cas je me retire, car c'est assez d'avoir à combattre nos adversaires sans nous déchirer entre nous.

Le laid.—Mais c'est M. le joli qui se permet des allusions et des insinuations, qui ose rire à nos dépens à propos de notre affaire du Sault-à-la-Puce.

Le gros toisant le joli.—Ah ! monsieur se permet... Cela lui est facile à lui qui est resté caché à Québec, tandis que nous... hum !

Le joli.—Dam ! il valait autant se cacher à Québec qu'au Château-Richer.

Le gros.—Je vous prie de peser et de mesurer vos paroles, car je ne suis pas de bonne humeur ce matin, et je ne souffrirai pas....

Le pacifique.—Voyons ! voyons ! apaisez-vous, ou je m'en vais. Vous savez que nous nous réunissons ce matin pour arranger l'histoire que nous devons faire de l'assemblée du Château-Richer : si nous commençons par nous quereller entre nous, nous ne finirons que difficilement par nous entendre sur une seule version. Mais que font le héros et les autres.

Un petit garçon apporte une lettre au *pacifique* qui l'ouvre et la lit tout haut :
 " Mon-cher ami,—Je me suis levé tard ; j'ai mal dormi, j'ai fait des rêves épouvantables. Il me semblait que d'innombrables électeurs me poursuivaient avec des perches incalculables, et que j'avais beau pousser des cris lamentables et vous appeler à mon secours, vous ne veniez pas, et ma voix semblait se perdre dans un gouffre écumant au milieu d'une tempête formidable... bref je ne puis me rendre ce matin à l'heure fixée, mais si vous remettez l'affaire à cette après-midi ; à deux heures je m'y trouverai. Vous remarquerez que nos adversaires n'ont publié que les résolutions sans commentaires. C'est à merveille, de cette manière nous aurons tout l'avantage, car nous pourrions mentir à notre aise et faire de l'effet à Montréal. Vous savez que c'est là le point important pour moi, et par conséquent pour vous. Courage, et nous trouverons encore nos places. Il n'y a pas de roses sans épines ; le chemin des honneurs, ainsi que le chemin du ciel, est étroit comme le trou d'une aiguille ; mais l'écriture nous donne à entendre qu'un chameau peut y passer, il faut espérer que vous y passerez puisque vous n'êtes pas de si grosses bêtes. Tout à vous ; etc.

LE HÉROS.

Le pacifique.—Toujours drôle à sa façon ; mais c'est égal, trouvons-nous ici à trois heures.

Le laid, le joli et le héros sortent en répétant :—A trois heures ! à trois heures.
 (*La fin au prochain numéro.*)

SI FANFAN EST BIEN MÉCHANT... IL AURA DU LOLO.—Grande joie parmi la presse officielle. La curée a commencé. Il paraît que les journaux ministériels viennent de recevoir du gouvernement une certaine quantité d'ouvrages d'imprimerie et des promesses de grandes annonces, mais à la condition expresse de dire les plus grosses injures, d'imaginer les plus ingénieuses mensonges contre les libéraux qui veulent persister dans leurs opinions. Cela explique le zèle avec lequel les feuilles de la capitale, à bout d'imagination, copient les gros articles et les gros mots du journal, plus officieux qu'officiel, de Québec, qui n'écrit plus désormais que sous l'impression de l'impression, mais qui finit par ne plus faire d'impression.

LE GOUVERNEMENT RESPONSABLE DÉFINI EN QUELQUES MOTS.—Un typographe disait l'autre jour devant nous :—Les temps sont durs, je commence à me fatiguer d'être assujéti au travail et renfermé toujours dans un atelier, j'aurais bien envie d'être employé par le gouvernement.—Ah ! et quel emploi désireriez-vous ?—Je voudrais être messager de quelque bureau de la chambre d'assemblée.—Eh ! bien, faites une pétition à la première vacance.—Bah ! une pétition ça me mènerait trop loin, il faudrait des recommandations, des supplications, des genuflexions, ça ne me va pas ; j'ai envie de me faire élire membre du parlement, je crois que ce serait le chemin le plus court pour obtenir la charge que je convoite.

Certain représentant qui ne représente plus ses électeurs se vantait d'être sur le meilleur pied d'amitié avec le premier ministre et il ajoutait que ce dernier le traitait comme compère et compagnon.

Le propos fut rapporté à une personne connue par son esprit et peut-être aussi par sa malice.

—Je n'en crois que la moitié, répliqua-t-elle. Le premier ministre peut fort bien le regarder comme un compère ; mais je doute qu'il voulût l'avoir pour compagnon.

COLLABORATION.

LES OFFICIERS DE LA GARNISON.—LEUR POLITESSE ET LEUR GALANTERIE !!!

Oh ! que c'est beau, que c'est élégant l'habit militaire ! Que c'est imposant une paire d'épaulettes ! que c'est respectable une longue épée au fourreau luisant qui retentit sur le pavé !... Oui ! tout cela est beau, élégant, imposant et respectable ; mais il faut que celui qui est revêtu des insignes de l'art militaire soit digne de les porter et capable de les faire valoir !

Quoi de plus insignifiant, par exemple, que de voir un enfant qui plie sous des épaulettes, et se barre les jambes avec une épée ? Quoi de plus ridicule qu'un guerrier de vingt ans qui prend le ton, les allures d'un vieux général, et se donne des airs d'autorité, d'importance ? Eh bien ! ce sont là pourtant les officiers que nous envoie la fière Albion : enfants prodiges dont les pères, dans leur sollicitude toute britannique, se débarrassent à tout prix ; mauvais sujets que la gracieuse et bienveillante Victoria reçoit au nombre de ses dévoués serviteurs et qu'elle envoie à ses bien aimés enfants du Canada pour les protéger et les défendre ! Oui, lecteurs, ce sont toujours ces héros en herbe que la bienvole ville de Québec reçoit en garnison, à chaque mutation dans l'armée anglaise ; toujours les mêmes drôles qui usent, chaque année, un surtout bleu ou un habit rouge.

Certes personne plus que moi n'estime, ne respecte la profession des armes, personne plus que moi n'admire un brillant uniforme ; mais mon estime et mon respect diminuent, mon admiration est muette à la vue d'un officier anglais, comme on en rencontre à chaque pas dans nos rues.

Léquel de vous, lecteurs, n'a pas eu quelque échantillon de la politesse de ces braves militaires qui battent les pavés de notre ville depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et souvent même la nuit ? Laquelle de vous, lectrices, n'a pas eu des preuves de la galanterie de ces gentils damoiseaux qui vous regardent effrontément, vous adressent des sourires, ou des paroles impudentes qui vous font rougir, et vous laissent passer dans la boue pour ne pas salir leurs bottes ou se déranger un peu ?

Ces preux, si fiers d'une épaulette achetée à prix d'argent et qu'ils n'auraient peut-être ni le courage ni le talent de défendre, se croient des hommes d'une nature supérieure ; et regardant les états autres que le leur avec pitié, avec mépris même, ils insultent tous les jours l'honnête citoyen. Aussi ignorants des bienséances que de l'art militaire, ils vont par les rues, au nombre de deux, trois ou quatre, s'entretenant bruyamment, riant aux éclats et coudoyant les passants pour ne pas faire un pas en arrière ou de côté.

A présent, je vous le demande, que faudrait-il à ces grossiers soldats, dans ces occasions ?... Une bonne correction, n'est-ce pas ? qui leur ôtât l'envie de retomber dans la même faute. Mais on pardonne aux valets en considération de la maîtresse ! Bien que blessé des procédés malhonnêtes de ces chevaliers *non sans peur ni reproche*, le citoyen les laisse faire ce qu'ils veulent, est même plein d'égards pour eux quand ils n'en ont pour personne. Et pourquoi le citoyen est-il si poli envers le militaire ?... Ce n'est pourtant pas la crainte qu'il doit avoir d'une épée dont plusieurs de ceux qui la portent n'ont pas encore examiné la lame ; ce n'est pourtant pas la peur d'une balle que pourrait lui envoyer par la tête un de ces habiles

tireurs, dont plusieurs n'ont jamais senti l'odeur de la poudre ! Eh non ! rien de tout cela !... Sous l'habit bourgeois bat souvent un cœur plus noble que sous l'habit militaire !... Mais c'est que le citoyen est si bon, si doux, si pacifique qu'il souffre qu'on l'insulte impunément ; c'est qu'il a honte aussi pour ces braves qui déshonorent un costume respecté chez toutes les nations.

Il m'arrive fréquemment de rencontrer ces glorieux défenseurs du drapeau britannique, ces nobles routiers, d'une couronne monstre, et chaque fois je suis choqué de leur peu de civilité, de savoir-vivre. Dimanche soir encore, je me rendais chez moi par la rue Ste. Anne, lorsque j'arrivai près de deux personnes qui, placées de front sur le trottoir, ne paraissaient pas disposées à m'en céder une partie. Je suis poli quand il le faut, et pas davantage : je restai donc sur le trottoir, et prenant mon aplomb, je coudoyai rudement celui près duquel je passai. C'était un officier avec un camarade qui faisait sa ronde. J'eus une tentation quand je m'aperçus du dessein de ces aimables passants, celle de me faire un chemin à coups de canne ; mais je suis d'un caractère si pacifique que j'étouffai aussitôt la mauvaise idée. Pourtant, convenez-en lecteurs, il eût été bon qu'un de ces braves payât pour les autres la politesse qu'ils me font si souvent de me pousser dans la boue. Je vous avouerai aussi que je n'aurais eu rien à craindre de l'humeur martiale de mon homme, car je me serais probablement servi plus habilement de ma canne que lui de son épée. Mais que voulez-vous ?... Je suis si pacifique et j'ai tant d'estime et de respect pour ma gracieuse souveraine que je me repentirais de frapper un de ses valets auxquels elle semble si attachée !

VICTOR.

ENCORE LES MALHEUREUSES SAUCISSES !!!

M. LE RÉDACTEUR,

Un brave habitant du Château-Richer, qui s'était rendu à l'assemblée de Ste. Anne en faveur de la colonisation pour y faire sa petite offrande, écoutait avec des oreilles de YANKEE le discours du député de Montmorency, lorsqu'un incident fâcheux jeta l'orateur dans un état de confusion qu'il est impossible de décrire. M. le député en était à la deuxième partie de son discours, faisant voir toute l'importance et la nécessité absolue pour la jeunesse canadienne de prendre des terres ; il excitait dans un langage que l'on eût cru vraiment patriotique les vieux rentiers à délier les cordons de leurs bourses, en s'inscrivant lui-même à la tête de la souscription pour une année d'intérêt sur le capital que lui assure son mandat, et promettait un bonheur spirituel aux jeunes colons par la présence indubitable d'un missionnaire parmi eux, lorsqu'on entendit tout-à-coup une voix partant du centre de l'auditoire et adressant au député les quelques paroles qui suivent : « Oui, monsieur not' représentant, j'sommes bin contents d'apprendre que ceux qui guiront s'établir dans les *trompeships* auront un missionnaire pour les desservir, car il les empêchera peut-être de manger de la saucisse le vendredi. » Oh ! M. le rédacteur, si vous aviez été témoin comme moi de l'ilarité générale qu'excita la remarque maligne du Jean-Baptiste ; si vous aviez vu comme moi la figure du député se changer tout-à-coup en une couleur de pourpre, vous n'auriez pu vous empêcher d'unir vos réflexions à celles d'un vieux sexagénaire qui s'écria :

EN VOILA UN CARCAN !

LE TRIOMPHE D'UN CANDIDAT DU PEUPLE.

Le triomphe ! Combien peu s'en drapent et s'en enorgueillissent ! Sur un million de têtes, 84 seulement s'en couronnent ! Avec la réforme enterrée de l'honorable

T. C. Aylwin, et ressuscitée en sous mains par je ne sais quel nain politique, réforme que le compère du *Journal de Québec*, comme une fille de chambre, a voulu habiller avec ses nippes, qu'il a essayé d'engraisser, voir même lui donner du ventre pour la rendre plus respectable, avec cette réforme, dis-je, nous aurions 80 membres ou triomphateurs de plus ; c'est à quoi l'on songe surtout, je crois, en voulant faire accepter cette informe catin salie par les mains de notre compère, 80 triomphateurs de plus ! Il rentre bien aussi dans l'opinion de ces messieurs d'empêcher par cette mesure le rappel de l'Union qui nous sauvera, quand nous serons tous morts, de se caser au nom du peuple et de débarrasser chaque année notre coffre public de 10 à £15,000 de plus pour la solde de ces nouveaux représentants, pour leurs voyages, pour le papier, les statuts, les plumes, etc., etc., etc., et cela sans efficacité aucune... Aïe ! je me trompe ; c'est pour tirer un coup de canon sur la banqueroute et la corruption. Pish !...ish !...ish !

C'est toujours un beau jour que le jour du triomphe pour le candidat ; car, voyez-vous, les regards se braquent sur lui, parfois à son désavantage pourtant, mais que voulez-vous, il se braquent toujours. Ce jour-là qu'il pleuve ou qu'il neige, que l'orage et la foudre éclatent avec fureur comme des signes de réprobation de ce que font les hommes et de leur triomphe, l'élu du peuple croira ni plus ni moins que le bon Dieu bat des mains à sa victoire et crie plus fort que tous les autres ; pour lui le soleil est censé darder ses feux plus qué jamais, le soleil de l'ambition et des places, le soleil de l'orgueil et de la convoitise. Pourtant, dans cet océan de joie où se débat le candidat, il y a des devoirs qui l'obligent à essayer de vilaines grimaces. Ces contorsions sont plus ou moins fortes suivant les positions respectives. Ces déboires plus ou moins désagréables sont le complément de la victoire, le banquet où viennent se plonger les partisans, le *finis coronat opus* ; couronne de fleurs pour les uns qui ne font que consommer ; couronne d'épines pour l'autre qui ne fait que produire aux dépens de chacun.

Ainsi, quand le rapporteur d'une élection proclame en face des hommes, des bêtes et des choses qu'un tel a triomphé par le suffrage des électeurs, toute la foule s'écoule ; une partie, rouge de colère, s'en va la tête basse ou le poing levé ; l'autre partie, rouge de plaisir, se prépare à aller rougir encore plus les joues que ses parents lui ont données. L'élu prend place en tête de ces derniers et chemine vers son foyer. Là une table est ordinairement dressée, où les mets et la bouteille invitent les chauds partisans, les influents de la bande à rire, chanter et boire.

Pour quelqu'un dont le cœur est haut placé et dont la bourse se trouve au même niveau que le sentiment, certes, c'est une réjouissance que de voir à sa table quarante personnes ou plus, fêtant le triomphe d'une idée ; quarante personnes joyeuses, émues, délirantes qui vous jettent des souhaits de bonheur à la figure, et n'étaient les pieds boueux de quelques-uns de ces messieurs et leurs crachats sur les tapis, tout serait pour le mieux.

Mais au lieu d'un candidat comme celui-là, supposez-en un qui soit pauvre, qui essaye de la représentation comme d'une tentative vers la fortune, comme d'un échelon où l'ambition est mieux assise ; qui, pour parvenir à ce but, a écarté tout sentiment de pudeur et toute amitié, qui a tenté de ravalier des talents superbes ; dont le passé n'est qu'une infâmée toile tendue à la confiance, à la générosité ; dont le cœur, comme du granit, oppose sa dureté aux inspirations généreuses. Supposez-en donc un qui soit fait ainsi, et dites-moi si, à un banquet en l'honneur de ses électeurs, ce député cupide et égoïste ne maudit pas les estomacs qui engloutissent son vin, ne rougit pas à chaque toast qu'on lui porte, à tous les souhaits de bonheur qu'on lui donne, car son bonheur, à lui, c'est son orgueil, c'est le malheur de tous ; il aimerait qu'il advint un nouveau déluge, pourvu qu'il fût seul dans l'arche.

Un électeur d'un certain comté nous racontait l'histoire d'un banquet où l'amphytrion était un jeune homme pauvre, et dont la conscience ressemblait à la bourse. " J'avais fait la sottise de travailler pour lui, disait cet électeur ; il avait l'air si vrai dans tout ce qu'il disait que c'est à peine si aujourd'hui même, malgré

ses allures de renégat et son cynisme qui grandit à mesure qu'il croit être plus près de son but, c'est à peine si j'ai les yeux dessillés sur son compte ; j'avais donc travaillé et je fus un des invités. Je l'accompagnai avec une trentaine d'autres personnes, trompées comme moi mais revenues depuis comme moi à la vérité, à l'exception d'un *quidam* de notre village. Belle demeure que celle où nous entrâmes, assez beau ménage aussi, ce qui ne surprenait personne, vu que nous pensions que l'individu faisait de l'or en barre avec sa profession ; c'est encore un moyen de ces gueux, avides de places lucratives, de faire croire que par leur gain journalier ils sont au-dessus des corruptions ministérielles ; celui-là commençait tellement à nous le faire croire qu'un d'entre nous, plus avancé dans l'intimité de notre représentant parce qu'il était plus bonace, nous disait naïvement : " Ah ! ce n'est rien, ça, allez !... si vous saviez comme y geyna brûlé d'aut' au feu de St. Roch, à not' représentant ; un tas d'miroirs qu'étaient hauts comme c'te chambre et où is s'voyait tout du long ; des commodes, des effets, enfin, pour plus que 24000, c'est c'qui m'a dit ; mais ce n'est rien, il aura ben vite rattrappé ça ! "

" Enfin, après une demi-heure de propos de ce genre, on se plaça autour d'une table où le lard et les saucisses dominaient ; quelques bouteilles de gros rum et de brandy complétaient le repas. J'avais oublié de vous dire que sur les murs de la chambre l'on remarquait quelques figures de saints et de saintes, comme St. Joachim, St. Féréol, le paysage du Château-Richer avec quelques-unes de ses maisons blanches, un petit Ange-Gardien, St. Pierre, une grande Ste. Famille, St. François de pied en cap, Ste. Anne, la consolatrice de toutes les douleurs ; une servante avait apporté le plus lestement du monde une grande carte de tempérance ! était-ce pour nous donner la mesure de la morale du maître, ou bien était-ce pour nous empêcher de trop manger et de trop boire ? je ne sais ; toujours est-il que ça me gêna furieusement pendant le repas.

" Nous commençâmes bientôt à faire honneur à ce que nous avions devant nous ; nous n'avions qu'à nous guider sur l'élu du jour pour cela, il a un appétit à faire honneur aux bûcherons et aux voyageurs ; pour moi, qui ai couru mers et monde, je n'ai rencontré personne qui mange aussi vite et avec autant de sans-gêne et de laisser-aller que lui. C'est à peine s'il écoutait les convives qui lui lâchaient à chaque instant des bordées de : " A votre santé, notre membre—C'est pour vous saluer—A vot' p'tit succès, not' représentant. " Bref, il avait fini que nous n'étions pas au quart de notre repas avec nos frais de salutations.

(A continuer.)

PRÉSENCE D'ESPRIT.—A la barricade de la place Maubert, un jeune *mobile* monte hardiment au milieu d'une grêle de balles pour s'emparer d'un drapeau. Au moment où il met la main sur ce trophée, un insurgé l'ajuste à bout portant. " Sacré c. . . , dit l'enfant, ton fusil n'est pas armé ! " L'insurgé machinalement dérange son arme et veut s'assurer du fait ; au même instant, le mobile l'étend raide mort et redescend en riant aux éclats avec son drapeau. " Sont-ils bêtes ces canailles-là ! dit-il à un officier de la ligne qui l'embrassait avec transport ; ils ne savent pas seulement ce qu'ils font. " Cet enfant, dont on n'a pas parlé dans les journaux, dont le nom à peine a été prononcé, est le jeune *Coquerel*, âgé de quinze ans et demi et décoré par le général Cavaignac. Il a reçu trois balles mortes dans la jambe gauche, une dans l'épaule, et a été légèrement blessé au genou droit.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N° 13.